

Argon Willwulf

Bleiz Daemon

L'aurore d'un Double-Sang.

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© ArgonWillwulf

N°ISBN : 979-10-359-6656-0

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsables du contenu de cet ebook.

*La nature régit tout ce qu'il y a autour de nous. L'homme croit qu'il
peut s'en sortir sans elle.*

*Il a oublié cependant que sans cette mère nourricière dont il fait
partie intégrante, il n'est rien.*

C'est pour cette raison que les dieux ont créés les êtres surnaturels :

Pour remettre ces enfants de la terre à leurs places.

Prologue

— À plus tard Jennifer !

— Ça marche les filles. Bonne nuit ! Et soyez prudentes ! On ne sait jamais qui traîne à cette heure-là, répondit la jeune femme inquiète pour ses amies.

— Pas de problème ma chérie. On fera très attention ! glapit sa copine complètement ivre.

Mais ce n'était pas le groupe de jeunes filles que la créature visait ... Seule la sorcière isolée et sans défense l'intéressait pour aspirer sa magie. Jennifer décida de couper par une ruelle sombre afin de gagner du temps. Le monstre dissimulé dans l'obscurité se cambra sur ses quatre pattes, prit son élan et plongea sur sa victime qui n'eut pas le temps de crier au secours. Il planta ses crocs dans l'aorte et aspira son énergie vitale tout en laissant le sang couler à flots... Son maître allait bientôt parvenir à ses fins.

Némésis

Vendredi 13 septembre 2013, minuit, quelque part dans la forêt de Châtillon-sur-Seine.

— La nuit tombe de plus en plus tôt, sifflai-je entre mes dents.

Nous n'étions qu'à mi-septembre, mais on sentait bien que l'automne allait très vite succéder à l'été. Les arbres perdaient déjà leurs feuilles, les jours diminuaient pour laisser place à la nuit, et les hommes étaient pressés d'aller se terrer chez eux en famille pour ne pas subir les différences de température.

Mes amis et moi avons passé la soirée ensemble autour d'un bon repas. Cela faisait longtemps que nous nous connaissions. Bien que l'on entende souvent dire que les relations humaines sont devenues individualistes, ce n'était pas notre cas. Notre bande était composée de deux filles et deux garçons. Ce jour-là, nous nous étions retrouvés pour aller entendre le brame du roi de la forêt.

La nuit était calme en ce soir de lune montante. Je ne voulais pas spécialement écouter les cerfs bramer mais mes trois meilleurs amis Dijonnais n'avaient jamais entendu leurs magnifiques cris. Certes, ça valait davantage le détour que les hurlements déchainés de tous ces mecs qui avaient la testostérone en feu quand une fille dansait sur la scène en boîte !

J'aurais préféré rester chez moi pour siroter une bière devant un bon feu de cheminée, une cigarette à la main. Non pas que je sois vieux avant l'âge, mais il se trouve que le vendredi soir, après une bonne semaine de travail, j'aime bien me reposer avant d'attaquer un week-end généralement festif.

Nous sommes partis vers la forêt que je connaissais comme ma poche en tant que chasseur. Repérer les cerfs ne devrait pas être trop difficile, même si je n'étais pas sûr de les entendre étant donné que nous étions un peu en avance sur la saison. Mais avec le dérèglement climatique, allez savoir... Après avoir pris une petite route de campagne qui traversait les bois, nous sommes passés devant une cabane de chasse.

— On pourrait s'arrêter là pour écouter ? dit Astrid.

Astrid... Astrid était le genre de fille que j'ai toujours rêvé d'avoir pour compagne. Des yeux bleus, très grande, une taille de guêpe... Elle avait ce petit quelque chose qui faisait chavirer le cœur des hommes. Elle me paraissait inaccessible... Sa beauté était surtout due à ses yeux de huskies. Bref, elle ne me laissait pas indifférent, et mon abruti d'estomac avait tendance à faire trois tours sur lui-même pour me le rappeler ! Elle m'intimidait aussi...

— Je ne sais pas, chuchotai-je. Les grands animaux vont surtout se concentrer près de la lisière. On va aller se poster vers la route en bas du croisement. Après on avisera.

Une voix retentit derrière moi.

— C'est une très bonne idée ! Surtout qu'il fait nuit et on pourra les écouter depuis la voiture. Je n'ai pas confiance, ajouta Julie qui pourtant était jeune policière depuis peu.

— Hey ! J'ai envie de les voir de près, chérie ! C'est la première fois que l'on vient dans le coin. Je n'en ai jamais vu, ni entendu, rétorqua Marc.

Ces deux-là étaient le couple typique des jeunes d'aujourd'hui : « Tu me fuis, je te suis. Je te fuis, tu me suis ». Ensemble depuis près d'un an et demi, et pourtant, on aurait dit que cela ne faisait pas plus d'une semaine. « De vrais frivoles » dirait ma mère avec son accent bourguignon. Ils étaient venus avec Astrid en bus pour passer le week-end chez moi. J'avais suffisamment de place pour éviter qu'Astrid ne dorme dans le même lit que moi, et c'était aussi bien car la tentation aurait été trop forte !

Nous nous sommes arrêtés sur le bord de la route, puis nous nous sommes appuyés tous les quatre contre la voiture, Astrid à côté de moi, et le couple Julie et Marc dans les bras l'un de l'autre. On pouvait lire sur le visage de la jeune femme un message assez clair : « tu bouges, je rentre dans la voiture ». Marc, tendu comme un arc, surveillait les moindres faits et gestes de sa jeune amie.

Nous étions au milieu des champs. Seule une route de campagne permettait de relier les différents villages alentours. La lune était absente, masquée par les nuages. Tout au plus pouvait-on apercevoir l'orée de la forêt pas loin de nous. Tout était calme et l'air chargé d'odeurs que j'adorais respirer au cours de mes promenades. On pouvait sentir les chaumes des blés battus pendant l'été, la terre, l'humidité qui se dégageait des pluies du début de semaine combinées à la chaleur de cette fin de saison. J'avais envie de camper une dernière fois avant le froid de l'automne qui ne tarderait pas à arriver.

Nous nous sommes tus pendant un quart d'heure sans que rien ne se produise. Le mutisme était de rigueur car le moindre bruit pouvait faire fuir les animaux. C'était reposant en fait... Personne pour dire

des âneries ; juste les cris des différents hôtes de la forêt qui nous entouraient. Julie et Marc rentrèrent dans la voiture tout en laissant une fenêtre ouverte - au cas où - pour entendre ce pour quoi nous étions venus.

Astrid m’invita à passer de l’autre côté pour pouvoir discuter. Je la rejoignis et m’assis lourdement. Elle me jeta un rapide coup d’œil puis se mit à observer la lisière.

— Tu sais Bleiz... Cela fait trois ans que l’on se connaît. Et en voyant notre petit couple d’amis, je me suis posé une question.

Un silence pesant s’abattit sur nous. Je me demandais ce qu’elle pouvait bien avoir à m’annoncer. Cette fille était imprévisible et c’est bien ce qui faisait tout son charme. Ainsi, elle pouvait nous surprendre par un brusque changement d’humeur, parfois même assez violent sans que personne ne comprenne la raison de ce revirement de situation. Pour résumer, elle était comme le temps : changeante.

— Heu oui, dis-je inquiet par la tournure que prenait la discussion. C’est quoi cette question ?

— Pourquoi n’as-tu jamais voulu te poser avec quelqu’un ? Je veux dire... Tu es un mec qui a du cœur, tu es très attirant. Quand on traîne ensemble, je vois beaucoup de filles te jeter des regards d’envie, et toi tu restes imperturbable.

J’en arrivais à la conclusion que je devais vraiment faire pitié pour qu’elle m’interroge à ce sujet. Ma famille et mes amis m’en avaient déjà fait la remarque, insistant sur mon physique plutôt « beau gosse », alors qu’en réalité, personne ne semblait s’intéresser à moi. D’ailleurs, lorsque je me regardais dans une glace, je voyais un homme plutôt quelconque : un visage carré, des cheveux châtain foncé avec des nuances cuivrées, des yeux à dominante

bleue mais qui pouvaient changer selon le temps et devenir gris-vert, un air sérieux, une bouche petite et charnue. Je voyais surtout quelqu'un n'ayant pas confiance en lui, toujours solitaire, à l'écart, même avec mes frères et ma sœur. Je lui répondis d'une façon qui me parut virile :

— Tu sais, je n'aime pas les attaches. J'aime être libre et indépendant. Et toi ? Pourquoi une fille aussi canon et sympa n'a-t-elle pas trouvé l'âme sœur ?

Elle haussa les épaules.

— Disons qu'il y a un homme qui me plaît beaucoup, me répondit-elle en me fixant intensément... Mais je ne sais pas si lui s'intéresse à moi.

— Nous avons tous les deux le même âge : vingt-deux ans. Nous sommes jeunes ! Tu as le temps. Je suis sûr et certain que cet homme va finir par te remarquer un jour. Il t'aimera à la folie car crois-moi, tu le mérites !

J'aperçus dans le noir son sourire en coin. Une chose est sûre, si je croise ce type, je saurai le secouer comme un cocotier pour lui montrer qu'il y a une fille superbe qui l'a repéré. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas encore ouvert les yeux. Franchement, je me demande...

Nous avons discuté assez longtemps tout en plaisantant, notamment au sujet de ce que nous allions faire pour les fêtes de fin d'année. Certes nous n'étions qu'en septembre, mais avec ces fins de mois difficiles, mieux valait s'y prendre en avance. Comme dirait mon grand-père : « les pépettes, elles ne rentrent pas comme ça, jeunot ! »

Astrid pouffa en regardant par la fenêtre de ma voiture.

— Je crois que nos deux tourtereaux sont tombés dans les bras de Morphée, dit-elle en ricanant.

— Hum... Ouais ! On va y aller, annonçai-je en jetant un coup d'œil à l'heure du tableau de bord de ma voiture. Il est bientôt deux heures du matin.

À peine avions-nous bougé pour rentrer dans la voiture que nous nous sommes arrêtés. Nous nous sommes regardés et avons tourné simultanément la tête pour observer les environs. La sensation d'être espionné me collait à la peau.

Un silence glacial avait envahi la nuit, habituellement si animée des chuintements des insectes et des souris. À cet instant précis, on aurait dit qu'il n'y avait plus la moindre trace de vie. Soudain, un hurlement venu de nulle part nous tétanisa. Puis d'autres cris lui succédèrent pendant deux interminables minutes. Astrid se réfugia dans mes bras. Dommage ! Ce n'était pas le bon moment... Enfin, un hurlement tout proche de la lisière de la forêt me fit instinctivement comprendre qu'il fallait déguerpir au plus vite. Une fois dans la voiture, je démarrai et m'éloignai comme un fou sur les routes de campagnes pour fuir ces lieux hantés par je ne sais quelle force de la nature. Astrid, encore paralysée par la peur, me dévisageait.

— C'était quoi ça ? me lança-t-elle la voix tremblante.

— Qu'est-ce que j'en sais moi ! répliquai-je sèchement.

Je n'avais encore jamais entendu un tel cri auparavant. Mon sang s'était immédiatement glacé.

— Peut-être des chiens sauvages ? demanda la jeune femme. Il paraît qu'il y en a quelques-uns qui traînent dans le coin.

— Peut-être, je n'en sais rien. C'est la première fois que ce genre de chose m'arrive... Et la dernière fois j'espère !

Le couple qui était à l'arrière se réveilla en râlant. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur et je frissonnai à la vue des yeux rouges de

colère de Julie, elle qui avait déjà naturellement un regard de tueuse en série !

— Pourquoi braillez-vous comme ça ? hurla-t-elle.

— Hé la grincheuse ! Si tu ne dormais pas comme une enclume, tu saurais qu'on a entendu des hurlements de je-ne-sais-quoi à même pas cent mètres de nous, et que nous avons préféré déguerpir !

Je n'aurais pas dû m'énervier après elle mais je percevais bien que quelque chose clochait chez moi. Je me sentais lourd et bizarre. Mes doigts se crispèrent sur le volant.

— C'est bon, ne t'énervé pas vieux ! enchaîna Marc qui tentait de ramener le calme. Elle voulait juste comprendre !

Je fermai les yeux quelques secondes, les rouvris... J'observai Astrid assise à côté de moi encore tremblante et les paupières closes. J'examinai à nouveau la route mais je n'eus pas le temps de freiner pour éviter la masse poilue qui avait bondi sur le bitume et qui fut projetée quelques mètres plus loin. Tout était allé très vite, et pourtant j'avais eu l'impression de vivre la scène au ralenti. Lorsque ma Ford acheva sa course folle, je n'osai plus bouger, encore sous le coup de l'accident.

— Tout le monde va bien ? demanda Astrid.

— Ouais, si on veut ! répondit Marc en ayant examiné Julie en vitesse. C'était quoi ça ?

— Je n'en sais rien... Peut-être un blaireau ? hasarda ma passagère avant.

— C'est beaucoup plus gros qu'un blaireau ! annonçai-je en reprenant mes esprits. C'est sûrement un des chiens sauvages

qu'on a entendus il y a à peine cinq minutes. Je vais aller voir, dis-je tout en prenant ma lampe torche et en détachant ma ceinture.

Je sortis de la voiture et passai devant celle-ci en l'éclairant pour observer le pare-chocs. Par chance il n'y avait qu'une seule bosse. Je soupirai de soulagement et tournai la tête en direction de l'animal qui ne bougeait plus. S'il était vivant, je devais appeler le vétérinaire du coin pour qu'il vienne le soigner, même s'il y avait fort à parier que la pauvre bête n'avait pas survécu.

Je me rapprochai tout doucement et prudemment de l'animal en apparence inerte. Quelques mètres nous séparaient encore et rien ne se produisait. Jusqu'à ce que je me penche au-dessus de lui et que je m'aperçoive qu'il avait les yeux ouverts. C'était un loup. Ainsi donc la rumeur était vraie : la forêt de Châtillon abritait bien quelques-unes de ces bestioles !

Je me baissai tout en tentant de savoir si je pouvais sentir son pouls ou détecter le moindre signe de vie. Je le fixai une nouvelle fois avant de le toucher, et cette fois-ci, je vis qu'il m'épiait.

— Nom de Dieu ! hurlai-je.

— Espèce de bâtard ! criai-je à pleins poumons.

Je n'eus pas le temps de me relever. Le loup se redressa pour me mordre l'avant-bras gauche. En temps normal j'aurais dû me débattre, mais là, curieusement, je retombai à genoux sur le goudron froid... Des frissons remontèrent le long de mon bras meurtri et parcoururent tout mon corps tétanisé. Tandis que j'étais rempli de haine et de colère, une voix sombre et grave résonnait dans ma tête : *Réveil et vengeance !* Mon cœur s'emballa aussitôt.

À peine la voix eut-elle disparu que le loup me lâcha et s'enfuit à toute vitesse dans les sous-bois. Le sang coulait le long de mon avant-bras. La morsure me provoquait une douleur intense.

— Espèce de bâtard ! criai-je à pleins poumons.

Des larmes coulèrent sur mes joues. Toujours tremblant et frissonnant, je ne comprenais rien à ce qui se passait. C'est à cet instant-là qu'une immense vague de chaleur se propagea dans mon corps. J'avais chaud, trop chaud même... J'étais comme un volcan qui voulait entrer en éruption mais qui ne pouvait pas à cause d'une roche compacte et incassable qui bloquait la sortie. Je fus surpris par l'étrange rugissement qui sortit de ma bouche. Profond, grave, sauvage et animal, rempli d'une fureur que je n'avais encore jamais ressentie auparavant.

Après avoir cessé de crier, un courant froid passa dans mes veines par vagues lentes et successives. Encore sous l'emprise des contractions musculaires qui agitaient mon corps, j'entendis des pas venir dans ma direction.

Astrid, Marc et Julie passèrent devant moi lentement. Ils me fixaient comme si j'étais un monstre de foire.

— Bleiz... Est-ce que tu te sens bien ? C'est fou ce que tu saignes ! remarqua mon amour secret. C'était quoi ce rugissement bizarre ?

Je scrutai le visage de la jeune femme et y découvris de la peur.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, bredouillai-je inquiet. Aïe ! Ça fait mal bordel !

Mon bras me faisait atrocement souffrir et la douleur s'apparentait à celle d'une brûlure. J'étais pris de vertiges, je toussais et de curieuses

nuances de rouge passaient devant mes yeux. Bon sang, je devenais cinglé !

Le liquide rougeâtre continuait de couler pendant que Marc confectionnait un garrot avec sa ceinture. Je ne parvenais pas à maintenir mes yeux ouverts, je voyais double et le ciel semblait tourner autour de moi. Astrid et le petit ami de Julie me portèrent et m'installèrent en vitesse dans la voiture pour m'emmener à l'hôpital le plus proche. Mais j'avais une autre idée en tête et j'intervins fermement :

— Ne m'emmenez pas aux urgences ! Je connais quelqu'un de bien plus compétent qu'un de ces médecins de pacotille.

— Tu as perdu beaucoup de sang Bleiz... Tu dois à tout prix voir un vrai professionnel qui pourra te soigner ! rétorqua Astrid.

S'il y avait bien quelqu'un pour me soigner, c'était Catherine, cette femme à la réputation de folle, voire même un peu sorcière, spécialisée dans la médecine des plantes. J'avais bien plus confiance en elle qu'en n'importe quel médecin traditionnel. Je leur indiquai la direction. Le trajet me parut interminable bien qu'il n'ait duré qu'une dizaine de minutes, mais je ressentais de violentes douleurs qui me rendaient fou au point d'avoir l'impression de sortir d'un tourniquet lancé à pleine vitesse.

Je me mis à vomir... Sans doute le signe que mon corps rejetait l'infection. La honte ! Non seulement je passais pour un idiot en ayant approché un animal aussi dangereux, mais en plus je crachais mes tripes et boyaux ! J'avais atteint le sommet du ridicule. Nous sommes enfin arrivés au lieu-dit « la grande combe », une ferme située en haut d'une petite falaise et dont les bâtiments dataient de cinq cents ans environ. L'endroit était peu fréquenté et donc tranquille. Mes amis

me sortirent de la voiture et me portèrent jusqu'à un banc de pierre sur lequel je m'affalai.

— On aurait mieux fait d'aller à l'hôpital. Il a perdu beaucoup de sang, déclara Julie en me regardant avec inquiétude.

— Si c'est ici que Bleiz veut être pris en charge, on reste, c'est tout. Et on cherche cette femme ! s'exclama Marc à genoux à côté de moi. Elle s'appelle comment déjà ?

— Catherine... Catherine Dargos. C'est elle qui soigne ma famille... répondis-je avec difficulté.

Je vomis de nouveau, mais du sang cette fois-ci. C'était pire que je ne pensais. Où était-elle non d'un chien !

— Mme Dargos ! hurla Astrid en tambourinant à la porte.

Ouvrez, s'il vous plaît ! Bleiz est blessé !

Un long moment s'écoula tandis qu'Astrid faisait le tour du corps de ferme pour essayer de trouver une entrée et me mettre dans un endroit chaud.

— Elle n'a pas l'air d'être là, remarqua Astrid. On devrait par...

— Comment ça Bleiz est blessé ? dit enfin une voix au loin.

Sortie de nulle part, une femme d'une cinquantaine d'années environ, vêtue d'une chemise de nuit rose et une charlotte sur la tête, se dirigea vers nous.

— Madame, s'il vous plaît ! Il a perdu beaucoup de sang. Pouvez-vous le soigner ? demanda mon amie nerveuse.

Elle prit mon bras et l'observa. Mon visage était blanc comme un linge tandis que je commençais à perdre connaissance.

— Que t'est-il arrivé mon garçon ? On dirait une morsure.

— C'est une morsure de loup, répondit Marc.

— De loup ? fit Catherine interloquée. Il n'y a pas de loup dans la...

— Si ! On l'a vu de nos propres yeux, s'exclama Astrid alors que je fermais les miens de plus en plus. Sauvez-le, par pitié ! supplia-t-elle en sanglotant.

Catherine vit les larmes de désespoir de la jeune femme agenouillée à côté de moi et sembla prendre conscience de quelque chose. Je connaissais bien cette femme et j'aurais donné n'importe quoi pour connaître le fond de sa pensée à cet instant précis. Mais j'étais à bout de forces, et seuls les tremblements agitaient un corps qui ne me répondait déjà plus.

— Vous avez bien fait de l'amener. Mettez-le sur la table de la cuisine, ordonna-t-elle en indiquant la pièce du menton. Je vais chercher mon matériel.

Marc me souleva dans ses bras, entra dans la maison et me posa sur la table de la cuisine. Astrid qui se trouvait juste à côté de moi, me saisit la main pour me rassurer.

— Ça va aller Bleiz. Tu vas t'en tirer...

Catherine entra dans la pièce. D'un claquement de doigt, elle fit signe à Marc et Julie de sortir. Astrid quant à elle, allait devoir rester pour assister la guérisseuse. Elle hocha vivement la tête en signe d'acquiescement.

— Bleiz a perdu énormément de sang, remarqua la femme. Je ne garantis pas le résultat, mais il a plus de chance de s'en sortir avec moi que si on l'avait opéré.

— Vous êtes quoi au juste, ou plutôt qui, devrais-je dire ? s'enquit Astrid.

Catherine regarda hâtivement la jeune femme et lui intima de se taire. Ce qu'elle essaya... et réussit à faire ! Mais je voyais bien que la fille de mes rêves se mordait les lèvres pour ne pas parler et brûlait de curiosité. Moi-même j'ignorais quels étaient les dons de Catherine Dargos bien que nos familles se soient côtoyées pendant quatre générations. Tout au plus pouvais-je affirmer qu'elle était notre ange gardien.

Catherine posa quatre bougies à chaque coin de la table et cinq autour de la pièce. Puis elle demanda à Astrid de tracer un pentagramme sur mon torse avec mon sang, la pointe orientée vers ma tête. Bien que mon amie trouve ses exigences complètement démentes, elle s'exécuta. Je vis une pointe de dégoût sur son visage quand elle prit le liquide coulant de mon bras avec ses doigts et obéit à la consigne.

En temps ordinaire j'aurais ri, mais là je ne pouvais qu'observer. À vrai dire, j'étais aussi stupéfait qu'elle par la scène. On aurait dit une sorte de rituel de sorcière. C'était sûrement ce qui lui valait sa réputation de folle ! Elle demanda à Astrid de lui donner ses mains et de rentrer en communion avec elle. Mon amie était choquée par la tournure que prenaient les événements, mais n'osa pas s'y opposer.

— Vous allez devoir penser très fort à la guérison de Bleiz. Imaginez la morsure se refermer et cicatriser. Surtout, vous ne devez pas flancher et rester concentrée. Même si une grande partie de votre énergie vitale est transmise à Bleiz !

— Restez calme et laissez-vous faire. Si cela échoue, il risque de perdre la vie.

Astrid, perplexe, lui affirma cependant qu'elle avait bien enregistré le message. Elle posa ses mains sur mon torse et se concentra. Ce n'était pas désagréable compte-tenu de la douceur de sa peau... Bon sang ! Et dire que j'étais capable de penser à cela dans des moments pareils ! Je devais vraiment calmer mes ardeurs...

La jeune femme me lança un regard dans lequel je devinai de la peur. J'avoue que je commençais également à avoir une sacrée trouille. Des tremblements agitaient mon corps qui tressautait comme un jouet mécanique. Catherine démarra la cérémonie et l'air se chargea lourdement en humidité. Astrid commençait à souffler et à se sentir mal. La sorcière - je compris que c'en était une - se mit à parler dans une langue qui m'était complètement inconnue. Elle répétait toujours la même chose, de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Astrid commençait à gémir et à se contorsionner de douleur mais elle restait là, concentrée sur ce qu'elle faisait. Elle était forte, je le savais. Mais là, elle me surprenait. J'aurais été fier de l'avoir comme compagne... Je voyais des larmes couler sur ses joues.

Quant à moi, j'avais l'impression que des centaines d'aiguilles me tailladaient le bras gauche. Je hurlais, c'était une véritable torture. Catherine s'en aperçut et ordonna à Astrid :

— Tu dois rester concentrée, on est dans la dernière phase de cicatrisation. Surtout ne flanche pas, sinon, nous risquons de le perdre.

Astrid regarda la sorcière avec détermination, affichant ainsi sa volonté de me guérir à tout prix. Brusquement mon corps se tordit et une sensation de chaleur encore plus intense m'envahit. C'était insupportable.

Puis soudain, plus rien... Je me sentais vidé, mais bel et bien vivant, respirant l'air qui était autour de moi à pleins poumons. Je regardai mon bras : la cicatrice de la morsure s'était refermée, guérie. Je pensai aussitôt à Astrid et la cherchai du regard. Elle se tenait à côté de moi, elle haletait comme si elle avait couru un sprint d'un kilomètre, et elle essayait tant bien que mal de reprendre sa respiration. Elle aussi avait beaucoup souffert. Je me relevai et m'assis péniblement sur la table. Les deux femmes m'assistèrent dans cette tâche apparemment simple mais oh combien difficile en réalité !

— Eh bien ! Ça c'était *badass*, bredouillai-je en inspirant à nouveau normalement.

— Ouais ben... On va éviter de le faire trop souvent ! ajouta Astrid en tapotant mon épaule engourdie.

Nous pouffions de rire lorsqu'un petit « hum, hum » nous ramena au calme. Catherine nous regardait avec sévérité.

— Oh mince ! Merci Catherine !

Elle hocha la tête avec un grand sourire, puis son visage se ferma aussitôt.

— Vous ne devez raconter ceci à personne ! ordonna l'herboriste.
D'accord ?...

— Il n'y a pas de risque, ripostai-je.

— Je crois que l'on me prendrait pour une dingue si j'en parlais de toute façon ! ajouta Astrid encore complètement déboussolée.

— Nous sommes d'accord, conclut la sorcière. Mademoiselle, reconduisez vos amis à l'hôtel « Chez Manda » une fois leurs

affaires récupérées chez Bleiz. Et rappelez au vieux Jonas qui picole encore à cette heure-là qu'il me doit un service !

Astrid, surprise par la demande de Catherine, renchérit aussitôt :

— Et Marc et Julie, je leur dis quoi alors ?

— Dites-leur que notre blessé s'en est tiré mais qu'il a besoin de repos. L'épreuve qu'il a subie l'a beaucoup épuisé.

— Et moi ? insista-t-elle. J'ai le droit de comprendre ce qui vient de se passer !

— Oui mais pas tout de suite ma chère. Je dois parler avec votre... votre ami ici présent.

Astrid nous regarda l'un et l'autre comme si elle nous voyait pour la première fois. Puis elle finit par rejoindre lentement notre couple d'amis qui attendait dans la pièce d'à côté. On entendit bien des protestations mais qui se calmèrent très rapidement, ainsi que des bruits de pas s'éloigner, des claquements de portes, et enfin un moteur qui démarrait. Je vis par-dessus la terrasse ma voiture s'éloigner dans la nuit sombre guidée par les phares.

Je jetai un coup d'œil à ma cicatrice : elle semblait dater de plusieurs mois. Mon corps était encore trop chaud à mon goût et je sentais une énergie intérieure bouillonner en moi, comme une tornade en folie prête à jaillir.

Catherine se plaça à mes côtés et m'examina avec compassion. Elle m'invita à m'asseoir sur un de ces fauteuils où j'adorais m'allonger lorsque j'étais petit garçon. J'avais passé toute ma vie ici, tous mes souvenirs étaient là...

— Tu veux quelque chose à boire ? demanda-t-elle en se dirigeant vers son frigo.

— Je veux bien, oui, s'il te plait, répondis-je encore essoufflé.
Quelque chose de frais, très frais !

Elle me considéra furtivement et ouvrit la porte du réfrigérateur.

— Catherine, que m'est-il arrivé ?

— Si je te disais dans quel pétrin tu viens de te fourrer, tu me prendrais pour une folle ! Sois en sûr ! affirma Catherine en revenant avec un soda qu'elle me tendit avant d'aller s'asseoir dans le fauteuil juste en face de moi. Je ne peux pas t'en parler comme ça, tu devras découvrir les choses par toi-même.

Mon cerveau bouillonnait de milliers de questions et elle le savait. Elle refusait de me fournir des explications, et j'allais devoir la harceler pour obtenir des réponses.

— Je ne te répondrai que par oui ou par non mon cher ! Je sais ce que tu as derrière la tête, je te connais tellement bien !

Je n'avais plus qu'à jouer selon ses règles.

— Ce qui m'est arrivé, est-ce que c'est mal ?

— Oui et non, dit-elle. Cherche au fond de toi, fais confiance à ton subconscient. Comment te sens-tu ?

Elle me demandait comment je me sentais... Drôle d'idée ! J'acceptai de me prêter au jeu, mais j'avais bien du mal à me concentrer. Je fis un effort supplémentaire et bientôt j'éprouvai une sorte de plénitude, puis de nouveau un sentiment de mal-être. Non pas à cause de mon corps, de la blessure ou encore de la sensation de chaleur. Non... C'était quelque chose d'indéfinissable, de flou, qui me perturbait, m'empêchait d'être complètement moi.

— Je ne me sens pas à l'aise. Quelque chose a changé me semble-t-il, annonçai-je incertain. Tu sais ce dont il s'agit ?

- Je ne pourrais te l'affirmer avec certitude, mais si je ne me trompe pas, tu vas devoir te préparer, trouver ton équilibre, déclara sérieusement mon ancienne tutrice. Te souviens-tu de ce que je te disais à propos de la nature ?

Comment l'oublier alors qu'elle n'avait pas arrêté de me bassiner avec ce que je croyais être des âneries depuis que j'allais chez elle. Je commençais seulement à m'y intéresser un peu aujourd'hui.

- « Elle équilibre toujours les choses, quoi qu'il advienne, quoi qu'il se passe dans le monde entier », récitai-je par cœur. « Tout ce qui est vivant entre autres » ...
- Très juste... J'ignore ce qui t'arrive exactement, mais je sais ce qui en est à l'origine. Pense à tout ce que tu as vécu, à ce que tu ressens. Tu as jusqu'à la prochaine pleine lune pour trouver... La blessure que nous avons guérie ne l'est qu'en surface. L'intérieur continuera à se battre tant que tu n'auras pas réussi à trouver cet équilibre.

Avant que j'aie le temps de comprendre, j'entendis une voiture arriver, un claquement de portière et enfin des pas dans la maison. C'était Astrid. Elle était revenue plus vite que prévu, après avoir largué notre duo infernal ! Ma guérisseuse mit fin à notre discussion, interrompue par l'arrivée d'Astrid, en me saluant et disparaissant dans le salon de l'autre côté du hall. Elle s'était éclipsée comme si rien ne s'était produit. Astrid, très surprise par la froideur de la scène, me fit signe de quitter les lieux afin de ne pas déranger Catherine plus longtemps...

Cette dernière nous regardait partir par la fenêtre tandis que nous marchions jusqu'à la voiture. Elle m'invita d'un geste du doigt à regarder le ciel étoilé. Je compris que le temps m'était compté. Mais

pourquoi ? Toutes ces énigmes, ces non-dits, étaient insensés. Les gens avaient bien raison de dire qu'elle n'avait pas toute sa raison !

Astrid prit le volant et conduisit doucement, comme pour atténuer le contrecoup des événements qui venaient de se produire. La fatigue l'emporta et bientôt la voiture fut plongée dans un silence de plomb. Je m'aperçus que la jeune femme m'observait avec une expression plutôt étrange. J'étais encore complètement retourné par le discours surnaturel tenu par Catherine, et même si Astrid ne l'avait pas entendu, elle avait bien ressenti l'étrange tension qui régnait entre nous. Un bon point pour elle : elle n'avait pas cherché à savoir.

Enfin arrivés chez moi, Astrid m'expliqua que nos deux tourtereaux étaient partis dormir dans le fameux hôtel « Chez Manda ». Elle les avait laissés se débrouiller seuls avec les clés. Par chance, le bâtiment indiqué par Catherine se trouvait à huit cent mètres environ de chez moi.

Encore sous le choc de l'aventure, je ressentis un coup de barre et l'envie de dormir pour oublier cette histoire de morsure de loup. Je planais littéralement. En rentrant dans l'appartement, je filai directement sous la douche, me déshabillai lentement pour ne pas tomber, vaguement angoissé à l'idée que je pourrais ne pas me relever. En fermant les yeux, des visions étranges me vinrent à l'esprit. Ce fut d'abord des ombres auxquelles succédèrent des couleurs claires, et l'image d'un loup et d'un homme qui se battaient se dessina furtivement. Ce fut précisément à ce moment-là qu'Astrid choisit de rentrer dans la salle de bain, et l'image s'évapora. Elle me regardait à travers le plexiglas qui ne donnait aucun indice sur mon anatomie. Après avoir pris une douche glacée et rapide, je m'apprêtai à sortir de la douche quand je reculai d'un pas hésitant.

— Heu Astrid... Peux-tu me passer les serviettes et un boxer propre s'il te plaît ?

— Bleiz ! Je t'ai déjà vu les fesses à l'air ! râla Astrid.

— Certes ! Mais c'était à la piscine et c'était involontaire ! Bref... Allez, s'il te plaît ! suppliai-je.

— D'accord, répondit-elle en soupirant.

Je vis alors planer deux serviettes noires et un caleçon pardessus la cabine de douche. Les rattrapant au vol, je me dépêchai de me sécher et de m'habiller un minimum. Je sortis et surpris Astrid qui me lorgnait bizarrement. Ses yeux s'attardèrent sur ma poitrine et elle haussa un sourcil.

— Regarde ! Tes muscles tremblent encore, dit-elle en me touchant du bout des doigts, ce qui me laissa insensible.

— Sûrement à cause de la morsure. Bon, je vais me coucher.

— Ok bonne nuit, répondit-elle froidement en rentrant à son tour dans la douche.

Trop épuisé pour lui répondre, je m'écrasai lourdement sur mon lit. J'eus tout juste le temps d'apercevoir les aiguilles de mon réveil qui affichaient quatre heures moins le quart avant de plonger dans un profond sommeil.

La nuit me parut durer une éternité. Bien que mes yeux soient fermés, un halo de lumière semblait surgir de l'obscurité, et différentes formes s'agitaient dans les zones encore sombres : c'était comme un rêve éveillé, comme si on voulait me montrer des clichés d'une autre époque. Je décidai de me concentrer. Après avoir traversé un pont, je suivis un étrange couloir à peine éclairé par des chandelles et qui

semblait dater du Moyen-Âge, découvrant subitement une porte devant moi.

— Qu'est-ce que c'est que ce délire ? pensai-je surpris.

La porte s'ouvrit sur un couloir illuminé par des vitraux représentant des scènes de chasse, avec des loups et des hommes courant après un cerf. On pouvait également apercevoir un village en contrebas du château. Il me semblait reconnaître ce lieu mais je n'en étais pas sûr. Je parcourus ainsi un long couloir qui devait faire le tour du château, accompagné de deux hommes en armure. Je sentais bien que la situation était anormale : j'étais un autre, et je ne pouvais agir. Après avoir franchi cet immense couloir et descendu des escaliers qui n'en finissaient pas jusqu'au rez-de-chaussée, j'aperçus une jeune femme de taille moyenne avec une couleur de cheveux et de peau tout à fait inhabituelle : des cheveux blond platine et une peau blanche comme la neige, un personnage digne de contes de fées. Ses yeux pourpres fixèrent les miens et son sourire laissa apparaître des crocs de part et d'autre de sa bouche. Elle s'avança vers moi avec grâce et un charisme surnaturel.

— Les miens anéantissent ton peuple. Bientôt il n'y aura plus un seul membre de ta race dans ce monde... Demande grâce, soumets-toi à ma volonté et tes congénères seront épargnés.

— Plutôt mourir que de t'obéir, sale garce ! Tuer par plaisir, me salir les mains pour toi : jamais ! Ce n'est pas moi ça !

— Quel gâchis ! dit-elle en riant.

Elle s'avança et en une fraction de seconde ce fut le trou noir. La peur s'insinuait dans mes veines comme un liquide visqueux et froid. À peine remis de cette scène qu'une autre se produisit. Cette fois, il s'agissait de trois femmes habillées à la mode des années quarante, qui

pique-niquaient. Elles étaient assises à même le sol, sur un drap à carreaux verts et blancs, avec de quoi manger, boire et surtout s'amuser. Elles étaient seules, en pleine forêt, à l'ombre des sous-bois, tentant de se protéger de la chaleur intense.

L'une d'elle me rappelait vaguement mon arrière-grand-mère quand elle était jeune. Je m'approchai pour mieux les observer lorsque des craquements de brindilles les firent taire. Un silence de marbre s'abattit sur le groupe pendant quelques secondes, puis la discussion reprit son cours.

- C'était quoi à ton avis ? demanda la jeune femme qui ressemblait à Sarah, tout en lissant machinalement le tissu de sa robe bleue informe, comme pour se rassurer.
- Je n'en sais rien, répondit son amie. La guerre sera bientôt finie. Les Américains repoussent actuellement les Allemands de l'autre côté de la montagne. Nous sommes en zone libre désormais.
- C'est vrai, ne t'inquiète pas, dit la deuxième. D'ailleurs j'aimerais bien aller les voir de plus près ces petits amerloques... À ce qu'il paraît, ils sont très craquants !

Incroyable ! Et impossible ! J'avais pourtant l'impression de revivre un fragment de l'histoire de mon aïeule. Un nouveau craquement se fit entendre et les filles se levèrent brusquement, prêtes à déguerpir en cas de danger. Le soleil commençait à descendre et les ombres froides du crépuscule recouvraient la forêt. Les trois amies reculèrent en entendant un bruit pareil à un souffle long et intense. Sur la droite du sosie de mon ancêtre émergea des fourrés une masse noire avec des yeux jaunes et des dents pointues : un loup !

Prises de panique, elles s'enfuirent comme une volée de moineaux. La jeune femme vêtue de bleu posa le pied dans un trou caché par des feuilles et se cassa la jambe. Elle hurla de douleur, le sang coulait. L'os avait perforé la peau. Si cette jeune fille était bien mon arrière-grand-mère, personne n'avait pourtant évoqué cet épisode de sa vie. Ou bien alors était-ce une hallucination ? Elle ne bougea plus, paralysée par la douleur. Le loup se léchait déjà les babines en s'approchant doucement de sa proie.

— Pitié, implora le sosie. Ne me fais pas de mal...

Des larmes s'échappèrent de ses prunelles d'un bleu azur. Alors le loup secoua lentement la tête, comme s'il comprenait ce que disait la jeune femme. Il se tenait à côté d'elle et ne manifestait bizarrement aucun signe d'agressivité. En pivotant vers sa blessure, il plissa les yeux.

— Mais... Tu comprends ce qui m'arrive ? Tu me comprends quand je te parle ?

Le loup secoua la tête en signe d'acquiescement et recula de quelques pas. Sarah était saisie d'étonnement par le pouvoir de l'animal, et il lui sembla même l'entendre lui dire dans sa tête : *« Et je ne vais pas te dévorer »*.

— Quoi ? fit la jeune femme en tournant la tête dans tous les sens. Qui me parle ?

— *Là, devant toi. Comment t'appelles-tu ?*

Elle regarda droit devant elle.

— Sarah, répondit la jeune femme désorientée. Mais...C'est donc bien toi qui me parles ?

Le loup hocha de nouveau la tête en guise de réponse, recula encore d'un pas et fixa la jeune femme.

— *Je vais nous faciliter la conversation, mais surtout n'aies pas peur, d'accord ? Ne crie pas !*

Après avoir promis au loup de se tenir tranquille, elle s'attendait à le voir parler. Mais ce fut à un tout autre spectacle auquel elle assista, complètement ahurie. Le loup commença par prendre appui sur ses quatre pattes, fermement, puis les ancra dans le sol. Il ferma ses yeux. On entendit de légers couinements. Il grandit démesurément jusqu'à ce qu'il ait une taille hors normes. Son garrot atteignait mes épaules et pourtant je mesurais un bon mètre quatre-vingts. Ses pattes bougeaient et ressemblaient à des bras humains ornés de griffes et de poils. Debout sur ses deux pattes arrière, son ossature changeante, son corps eut bientôt une forme presque humaine, muscles en avant et tout en puissance, une tête de loup avec de longs crocs et des yeux rougeoyants comme le feu de l'enfer montraient bien que ce... cet homme-loup ou inversement, pouvait être très dangereux... Stupéfait, je me mordais la langue et je prenais ma tête entre mes mains tout en hurlant :

— Merde ! C'est un loup-garou !

L'animal acheva sa transformation, laissant place à un homme imposant, musclé sur chaque partie du corps, avec des yeux désormais jaunes et des cheveux bruns mi- longs.

— Je crois que tu devrais essayer de te relever ma belle ! dit l'homme de sa voix grave et suave. Tu as perdu pas mal de sang.

— Vous ... Vous... bégaya-t-elle. Vous vous êtes transformé en homme... Vous...

Et elle s'évanouit dans les bras de l'inconnu.

— Bon, ce ne sera pas difficile de te soigner en tout cas, fit l'homme en se grattant la tête. Elle est vraiment adorable.

Il écarta une mèche de cheveux de mon arrière-grand-mère inconsciente.

— Surtout pour une fille qui m'est liée, dit-il en essayant de trouver un moyen pour soigner Sarah.

Il lui saisit la jambe gauche et lui fit un garrot avec un morceau de tissu de sa robe. Puis il la souleva et l'emmena dans la pénombre de la forêt.

Toutes ces images me troublaient, me perturbaient, remettant en question tout un savoir sur l'espèce humaine. Un loup-garou... Puis j'ai perdu le contrôle de mes rêves, éprouvant une sensation d'accélération, avec des visions de combats, de morts, de souffrances, de milliers de loup torturés sur un champ de bataille. Des cris, des hurlements, des sévices que des hommes faisaient endurer à ces pauvres bêtes... Soudain une voix qui s'élève de l'océan noir : « Vengeance ».

Je sentais confusément que j'avais mal à la tête et je n'aspirais qu'à une seule chose : sortir de cette torpeur, me réveiller de ce cauchemar. Mais de nouveau je me laissai envahir par d'autres images : moi devant le lit d'Astrid, avec des griffes au bout de mes doigts, à proximité de sa gorge...

Monde parallèle

Samedi 14 septembre 2013, 10h35, Châtillon-sur-Seine, appartement de Bleiz.

— Quoi ? hurlai-je.

Astrid bondit hors de son lit et regarda dans ma direction tandis que j'essayais de me débarrasser de ces griffes dont j'avais rêvé, tout en lui tournant le dos pour éviter qu'elle ne les découvre. Elle me dévisagea, effarée par mon attitude. Ce n'était pas un rêve cette fois.

— Bleiz, ça va ? demanda-t-elle inquiète.

— Heu oui. Attends deux secondes ! répondis-je en tirant comme un forcené sur mes maudites griffes.

J'essayai de les enlever mais je remarquai rapidement qu'elles faisaient partie intégrante de mon corps. Je dissimulai mes mains dans mon dos tout en faisant face à Astrid, l'œil hagard, le regard fatigué, hébété par la situation.

— Bonjour. Désolé pour le réveil un peu brutal mais il y avait une grosse araignée sur ton oreiller et j'ai voulu l'enlever pour éviter qu'elle ne te pique.

Je pris mon sourire niais, histoire de détourner l'attention.

— Une araignée ? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Oui ! affirmai-je d'un air sérieux. Une énorme, avec dix pattes, qui allait te grimper dessus !

Elle avait bien compris que je m'en voulais à mort de l'avoir réveillée et que je savais qu'elle allait être de mauvaise humeur. Je me suis préparé à un retour en pleine tête, mais rien ne s'est produit...

— Je suis contente que tu sois encore vivant ! ajouta-t-elle avec un sourire narquois tout en se levant. Hier soir tu m'as vraiment fait peur.

Elle se dirigea vers moi et s'arrêta à quelques centimètres de mon visage alors que je regardais sa bouche sans le vouloir. Si seulement elle pouvait m'embrasser... Ce serait une belle résurrection ! Elle me prit dans ses bras. Je n'osais plus bouger de crainte d'avoir un geste déplacé. C'est à moment-là que la nature, oh combien cruelle, choisit de se manifester en moi, comme un bon vieux réflexe... J'aurais donné n'importe quoi pour faire comme les autruches, me planter la tête dans un trou !

— Hum... murmura-t-elle en me lorgnant. Je vais dans la cuisine...

— Oui. Et moi je vais prendre une bonne douche froide pour me remettre les idées en place. Et le reste... bougonnai-je tout bas.

— Fais vite, je dois repartir à Dijon. Avec tout ce qui s'est passé cette nuit, je n'ai pas très bien dormi et je bosse à 15h. Le temps de me préparer... On doit se dépêcher !

— Tu ne restes pas ?

— Non, déclara la jeune femme froidement. J'ai reçu un message de mon patron qui veut que je vienne remplacer une des filles. Mais ne t'inquiète pas ! On se refera un week-end plus tard !

Elle dénoua sa queue de cheval et enfila un jean bleu, un T-shirt blanc et un manteau noir.

— Et puis j'ai besoin de réfléchir, annonça-t-elle en m'évitant.

Je restai planté là. J'aurais aimé qu'elle s'attarde plus longtemps mais elle avait raison. Remettre ce week-end catastrophique à une autre fois était sûrement préférable.

Astrid était serveuse dans un petit restaurant très branché du centre-ville de Dijon. Elle y gagnait un bon salaire mais elle en avait assez de travailler pour cette clientèle friquée qui venait dépenser cent à deux cents euros par repas. Elle aurait préféré bosser dans une auberge de campagne où les gens étaient beaucoup plus aimables et respectueux du petit personnel.

Après avoir ôté et déposé mon pyjama blanc dans le panier à linge sale, je pris une douche. J'appréciai l'eau froide qui contrastait avec ma température corporelle anormalement élevée de la veille. Je restai planté là, immobile, me délectant du liquide glacé qui dégoulinait sur mon visage. Le temps semblait suspendu. Néanmoins, les images de mes rêves ne cessaient de m'assaillir. Ces visions de loups morts, d'hommes les massacrant jusqu'aux derniers et les hurlements de terreur me glaçaient encore le sang.

Et surtout, je m'interrogeais : ces événements s'étaient-ils réellement produits ? Je décidai de remettre à plus tard mes questions car je devais partir en bus pour la capitale bourguignonne, avec Astrid. Certes j'avais le permis, mais mon porte-monnaie apprécierait cette

économie non négligeable (le prix d'un voyage était presque équivalent à celui d'un litre de gasoil).

Au bout de dix minutes, je sortis de la douche, enfilai un boxer propre et un pantalon noir tout en sortant de la salle de bain. Astrid passa au même moment et s'arrêta net.

- Mon dieu, Bleiz ! Regarde ton corps, souffla la jeune femme interdite. Va te voir dans la glace !
- Astrid s'il te plait, tu ne vas pas me refaire le même coup qu'hier soir ! bougonnai-je impatientement.
- Bleiz Daemon, va te regarder dans la glace ! Tout de suite ! ordonna-t-elle.
- Ok, ok, répondis-je instantanément alors que je faisais demi-tour pour aller dans ma chambre.

J'avais tout intérêt à lui obéir ! Astrid était un peu sanguine et je l'avais déjà vue piquer des crises de nerfs après de pauvres mecs qui ressortaient généralement en piteux état. En contemplant mon corps dans le miroir de ma chambre, mes yeux s'écrouillèrent de stupeur.

- Par tous les dieux ! m'écriai-je ébahi. Comment est-ce possible ?

Sans vouloir me vanter, j'avais un corps d'athlète ! Mes muscles étaient bombés, tendus et dessinés. Les abdominaux dont j'avais toujours rêvé avaient remplacé mon ventre rondet. Disparus les tissus gras ! Que du muscle ! J'étais figé, contemplant le prodige qui s'était vraisemblablement opéré pendant la nuit.

— Il semble que la morsure de loup ne soit finalement pas si néfaste ! C'est comme si ton corps s'était musclé tout seul. Pratique et impressionnant, ajouta-t-elle en riant.

Je fis une moue réprobatrice. Tous ces imprévus s'étaient enchaînés après que cet enfoiré de clébard m'ait mordu et failli me tuer. Je remarquai seulement à cet instant que mon pantalon baillait au niveau de la ceinture.

— Je suis bon pour une virée shopping, annonçai-je dégouté. J'ai perdu trois tailles alors que je faisais du quarante-huit !

Astrid leva les bras au ciel.

— Enfin ! Il va remettre à jour son dressing ! s'écria la jeune femme en allant finir de se préparer.

Je secouai la tête d'un air désabusé en la voyant partir. J'avais perdu du poids, mais combien ? J'allai dans la salle de bain, sortis la balance d'un vieux meuble blanc qui s'effritait à cause de l'humidité. Je réglai l'appareil sur zéro pour que le résultat soit parfaitement juste et précis, et je montai dessus. L'attente me parut interminable. Je crus défaillir en voyant trois chiffres apparaître sur la balance. Certes j'avais perdu en graisse, mais j'avais gagné en densité musculaire : je pesais cent cinquante kilos, tout rond !

— Heu... J'hallucine là, murmurai-je. Elle est cassée je crois. Allez hop ! Poubelle ! dis-je en allant finir de me préparer.

Nous sommes partis à midi. Les éléments se déchainaient : Pluie et vent à tout va. Décidément, c'était une bonne chose que ce week-end entre amis soit écourté. Rester enfermé deux jours avec Astrid dans un appartement quatre pièces ? Non merci, très peu pour moi !

Le trajet se déroula dans la morosité. Quelques regards de temps à autres... Rien ne me venait à l'esprit pour détendre l'atmosphère. Je remarquai néanmoins un couple un peu étrange qui m'observait nerveusement. L'un d'eux fut même pris d'un hoquet de surprise qui fit sensation ! Décidément, les gens sont vraiment bizarres...

En arrivant enfin à Dijon, je vis un homme tout de noir vêtu avec un étrange médaillon autour du cou sur lequel on distinguait un cerf tracé dans des motifs celtiques. Je n'y prêtai d'abord pas vraiment attention, mais lorsque nous descendîmes du bus, il se dirigea vers moi et me bouscula.

— Pardon, dit-il d'une voix grave et sèche.

— Faites attention !

Je me retournai au même moment mais il avait disparu aussi vite qu'il était apparu. Il me fallait vraiment trouver des explications à ces sensations étranges qui me hantaient, à ce sentiment tenace d'être observé en permanence. Je jetai un coup d'œil autour de moi mais ne repérai rien de suspect.

Astrid me rejoignit et me donna son sac pour que je le porte. Elle me dévisageait encore sans rien dire et une sorte de tension apparut. Elle me fit signe de la suivre. Que lui arrivait-il ? Je la questionnerai dès que nous serions seuls tous les deux. Je ne comprenais pas, et il fallait bien qu'elle m'explique la raison de sa soudaine froideur à mon égard. J'avais l'impression qu'un océan de glace nous séparait.

Nous grimpâmes dans le tramway jusqu'à la place Darcy, puis dans un autre bus qui nous conduisit directement jusqu'au centre-ville. Nous pourrions alors poursuivre notre route à pied jusqu'à son travail. Je l'observais attentivement quand tout à coup ma vue se brouilla et

des vertiges me firent perdre le sens de l'orientation. J'essayai de rester calme et tentai discrètement de me raccrocher à quelque chose de solide. Je fermai les yeux en serrant très fort les paupières pour faire circuler le sang. J'ignore si c'était utile mais je tentai quand même l'expérience, au cas où... Je les rouvris brusquement, voyant nettement mieux qu'en plein jour.

Des halots de lumières rouges et jaunes me permettaient de distinguer les moindres détails de tout ce qui m'entourait, du cheveu qui tombe au moindre flétrissement de peau de la vieille dame assise à mes côtés. Je regardai d'un œil nouveau Astrid qui avait pris une place un peu plus loin en l'absence de siège disponible à côté du mien. Elle me fit mal au cœur : une larme coulait sur sa joue et j'en étais sans aucun doute responsable. Je me retournai d'un autre côté quand j'aperçus une femme qui me fixait en fronçant les sourcils.

— Monsieur, est-ce que vous allez bien ? demanda l'inconnue visiblement inquiète. Vous avez l'air bizarre...

— Je vais très bien, pourquoi ?

J'étais surpris par cette question.

— Vos yeux... Ils sont jaunes. Vous mettez des lentilles ?

— Non ! Bien sûr que non !

Je me souvins alors des griffes sorties de mes doigts un peu plus tôt dans la matinée.

— Heu... Vous avez une glace s'il vous plaît ?

Elle me passa son poudrier que j'ouvris avec empressement. Stupéfaction : mes yeux bleu-vert étaient devenus dorés. Je réussis à me ressaisir.

— Ah oui ! Désolé ! Quelle tête en l'air ! J'en porte seulement depuis hier et je n'ai pas encore l'habitude. C'est contre le soleil, à cause de la lumière qui est trop intense par moment

Réponse bidon mais qui eut l'effet escompté. Elle hocha la tête avec un léger sourire puis se tourna dans une autre direction. Je fus parcouru de frissons à la pensée de mes nouveaux yeux jaunes. Je devais me concentrer sur les récents incidents afin de rétablir ma vision d'humain. Mon cœur battait à cent à l'heure mais je réussis à me calmer en soufflant doucement et en ne pensant plus à rien. Sur ma gauche, un courant d'air passa et un parfum que je connaissais bien vint flatter mon odorat. Astrid m'avait rejoint.

— Quelque chose ne va pas ? me demanda-t-elle.

Je ne voulais surtout pas qu'elle me regarde de crainte qu'elle ne s'aperçoive des changements qui s'opéraient en moi. Tant de questions et pas de réponses... Serait-ce de vieux gènes qui se réveillent ? Ma puberté était bien loin derrière moi pourtant ! À moins que ce ne soit la morsure du loup, ce qui expliquerait que j'ai certaines similitudes avec cet animal. Alors la prochaine fois, j'aurai certainement une truffe à la place du nez ou une queue entre les jambes ! Je rouvris mes yeux doucement et tournai lentement la tête vers elle afin de ne pas la surprendre trop brutalement. Je m'aperçus que j'avais recouvré une vue normale. Astrid m'observa et haussa un sourcil.

— Quoi ?

— Ben, rien de spécial, répondis-je soulagé. Pourquoi ?

— Non, je te trouve bizarre, c'est tout. Tu es distant, tu m'ignores, et en même temps, tu discutes avec d'autres femmes. Et